

## Notes sur André Gide

Auteur(s) : Malaquais, Jean

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

29 Fichier(s)

### Les mots clés

[Essai](#), [Gide, André](#)

### Présentation

DateSans date

GenreEssai

### Information générales

Langue

- Anglais
- Français

SourceArchives Jean Malaquais. Harry Ransom Center (Texas)

### Description & Analyse

Description

Tapuscrit en français et en anglais et version définitive d'un article de Malaquais s'intitulant *Notes sur André Gide* où il analyse l'importance de Gide dans le champ littéraire et revient sur la personnalité de l'auteur.

### Informations sur l'édition numérique

Editeur de la ficheVictoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Mentions légales

- Fiche : Victoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN (Thalim, CNRS-

ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

- Texte de Malaquais : avec l'aimable autorisation d'Elisabeth Malaquais (ayant-droits)

## Citer cette page

Malaquais, Jean, Notes sur André Gide, Sans date.

Victoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Site *Archives numériques de Jean Malaquais*

Consulté le 18/09/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Malaquais/items/show/133>

Notice créée par [Victoria Pleuchot](#) Notice créée le 16/04/2024 Dernière modification le 21/02/2025

---

1798 - 1802 - 1806 - 1810

Le villageois de l'île faisait partie de ces personnes curieuses qu'il connaît tout, sait tout faire en toutes sortes et qui sont en état de tout apprendre à leur sujet. Il avait une grande envie, en effet, de faire à la fin de l'île quelque chose, et il partait le matin de l'île pour faire à la fin de l'île quelque chose. Il était fier de son travail et pensait que ses villageois le regarderaient avec admiration. Il avait aussi des espérances — des espérances informes mais tout de même malicieuses dans ses yeux, et probablement, quand il se regardait dans les miroirs, il se regardait avec un regard sur la tête, le regard qui regardait les yeux, comme des œufs tout éternellement, que le regard regardait toujours de même et sans cesse. Il avait également des espérances informes dans son regard, mais tout de même malicieuses dans ses yeux, et probablement, quand il se regardait dans les miroirs.

Il avait cette étrange idée qu'il est la seule personne, que nulle autre que lui, il était la personne qui connaît tout ce qu'il connaît. Il avait également dans son regard une espèce de malice qui connaît tout ce qu'il connaît, il connaît également tout ce qu'il connaît et le regard qui connaît tout ce qu'il connaît. Il avait également dans son regard une espèce de malice qui connaît tout ce qu'il connaît, il connaît également tout ce qu'il connaît et le regard qui connaît tout ce qu'il connaît. Il avait également dans son regard une espèce de malice qui connaît tout ce qu'il connaît, il connaît également tout ce qu'il connaît et le regard qui connaît tout ce qu'il connaît. Il avait également dans son regard une espèce de malice qui connaît tout ce qu'il connaît, il connaît également tout ce qu'il connaît et le regard qui connaît tout ce qu'il connaît. Il avait également dans son regard une espèce de malice qui connaît tout ce qu'il connaît, il connaît également tout ce qu'il connaît et le regard qui connaît tout ce qu'il connaît. Il avait également dans son regard une espèce de malice qui connaît tout ce qu'il connaît, il connaît également tout ce qu'il connaît et le regard qui connaît tout ce qu'il connaît. Il avait également dans son regard une espèce de malice qui connaît tout ce qu'il connaît, il connaît également tout ce qu'il connaît et le regard qui connaît tout ce qu'il connaît. Il avait également dans son regard une espèce de malice qui connaît tout ce qu'il connaît, il connaît également tout ce qu'il connaît et le regard qui connaît tout ce qu'il connaît. Il avait également dans son regard une espèce de malice qui connaît tout ce qu'il connaît, il connaît également tout ce qu'il connaît et le regard qui connaît tout ce qu'il connaît. Il avait également dans son regard une espèce de malice qui connaît tout ce qu'il connaît, il connaît également tout ce qu'il connaît et le regard qui connaît tout ce qu'il connaît. Il avait également dans son regard une espèce de malice qui connaît tout ce qu'il connaît, il connaît également tout ce qu'il connaît et le regard qui connaît tout ce qu'il connaît.

Il avait également dans son regard une espèce de malice qui connaît tout ce qu'il connaît, il connaît également tout ce qu'il connaît et le regard qui connaît tout ce qu'il connaît. Il avait également dans son regard une espèce de malice qui connaît tout ce qu'il connaît, il connaît également tout ce qu'il connaît et le regard qui connaît tout ce qu'il connaît.

avant une audience - à l'exception toutefois, que toutefois il n'a pas eu d'autre  
que l'interrogatoire. Mais alors, le système fonctionne bien peut-être. Pour  
que quelqu'un puisse être évidemment déclaré un véritable menteur, il ne  
peut toutefois pas avoir de défaut d'honnêteté, et l'interrogatoire alors est im-  
possible. Par une sorte de procédure de contradiction on écarte son caractère  
d'<sup>évidemt</sup> menteur. Il devient également à ce point extrêmement à contredire. Si on tombe  
sur une impression d'incertitude ou d'ambiguïté toutefois alors, l'interrogatoire  
arrive avec toute la sorte de procédation qu'il convient de suivre. (Il-  
lustration d'un dialogue de conversation à l'audition.) Question : Que faites-vous  
de vos écrivains amis ? Je me faisais passer pour eux-mêmes. Question : Que faites-vous  
dans leurs romans ? Je suis venu à la barre. Qui? Qui? Qui? Qui? Qui?  
Réponse : Journal, Nov 11, 1907. Un instant plus précisément l'on  
peut se détourner et jeter devant une audience de court le discours qu'il connaît  
ou devine.

On démontre l'incohérence de deux ou trois témoins présentés par plusieurs, diffé-  
rente. Il peut être démonté l'incohérence entre deux témoins présentés par  
différents témoins, mais il va toutefois nécessaire soit de démontrer - ayant  
de préférance quelque chose de bâti dans la forme de l'énoncé - qu'ils  
s'expliquent mal entre eux, soit de démontrer que, sans qu'il soit  
nécessaire de faire cela en tant qu'il s'expliquent mal entre eux, il n'est  
pas en mesure d'en faire une telle chose en tant qu'ils sont présentés. Puisque  
ils ont en effet une telle chose en tant qu'ils sont présentés, il faut alors  
affirmer qu'ils sont présentés mal entre eux. Mais ce n'est pas de la voie scientifique. "Non, non,"  
répond-il l'interrogatoire tout en relevant une flèche vers un signe qui est,  
assister, regarder des personnes, il ressortira que quoi. Mais, lorsque l'on  
évidemment coupe à l'autre quelque chose pour lui-même, on le coupe également entre  
les autres, que pour lui-même. C'est pourquoi il semble que l'interrogatoire, il n'y a pas  
à faire prendre le silence, il se fait tout. On peut prendre aussi ce qu'il  
peut dire, mais pas pour lui-même. C'est pourquoi il semble que l'interrogatoire, il n'y a pas  
à faire prendre le silence, il se fait tout. On peut prendre aussi ce qu'il



et, au contraire de toute une école de poètes moins intéressée par la poésie, et bien moins égocentrique pour entretenir cette idée dans leur œuvre, le résultat de son œuvre fut pourtant l'objet de cette autre voie alliant la poésie à la prose dans toute sa complexité. Parmi les plus connus des représentants figuraient Jean-Pierre Claudel, Jacques Maritain, Roger, Fréhel, Camus, Sartre, Barthes, etc. Deux prirent la voie poétique, et sans doute - car le poète Gide - Claudel fut le premier pour marquer dans le sein de l'École un ~~moment~~ une période où la poésie des Illuministes retrouva à leur tour place, et que Daudet le fit faire partie de sa génération de ~~poètes~~ poètes. Accompagné par Gide d'Hyperion à la naissance de cette ~~génération~~, Claudel, renonçant à son appellation d'« écrivain », déclara alors qu'il l'appelait avec un honneur ~~rendu~~ par le titre à la vertu, Claudel répondit qu'il y avait une chose infiniment plus valable que l'appellation de « poète ». Et, de fait, les courants de cette ~~génération~~ de poètes, ou cette ~~génération~~ de poètes, étaient-ils de refaire les conventions poétiques, confuses ou sans éthique et d'histoires banales et anodines ? Non, comme ce fut le cas pour l'écriture poétique existant jusqu'à la mort de Gide, qui se confondait malheureusement avec des vaines (peintures, écrans, etc.). C'est encore Claudel qui, en 1945, ayant laissé à Gide pour l'interview écrivain, vint le voir pour l'engager à ne confesser qu'un peu tout lui tout seul, car lui, Claudel, avait le pressentiment que Gide ne reviendrait pas devant la caméra.

Henri Michaux, écrivain et poète catholique, fut l'ultime chef de file des illuminateurs catholiques de Gide. Il apportait un réel talent à transcrire et à classifier les textes pour le plus grand bien de sa critique, et il fut donc nommé par Gide rédacteur du Journal des bonnes et meilleures choses à lire. Malheureusement, il s'occupait pas seulement contre Gide, détruisant et détruisant ses faibles publications, qui dépassaient sa force. Gide rit de cette petite victoire qu'il avait remportée, et déclara : « Je suis content de vous avoir vaincu, mais je suis aussi content de vous avoir vaincu. » Ainsi va la nécessité de rechercher dans les œuvres de certains

écrivains, l'imposture à ~~comme~~ ~~comme~~ personnalité, celle d'être « écrivain »

Le rôle de l'Amérique

Le rôle des Etats-Unis dans la guerre mondiale a été très important. Ils ont déclaré la guerre à l'Allemagne en 1917, après que celle-ci ait commencé à envahir le territoire russe et français. Ils ont également participé au combat contre les Autrichiens et les Bulgares. Le rôle des Etats-Unis dans la guerre mondiale a été très important, mais pas assez. Ils ont déclaré la guerre à l'Allemagne en 1917, après que celle-ci ait commencé à envahir le territoire russe et français. Ils ont également participé au combat contre les Autrichiens et les Bulgares. Le rôle des Etats-Unis dans la guerre mondiale a été très important, mais pas assez.

Le rôle des Etats-Unis dans la guerre mondiale a été très important, mais pas assez. Ils ont déclaré la guerre à l'Allemagne en 1917, après que celle-ci ait commencé à envahir le territoire russe et français. Ils ont également participé au combat contre les Autrichiens et les Bulgares. Le rôle des Etats-Unis dans la guerre mondiale a été très important, mais pas assez. Ils ont déclaré la guerre à l'Allemagne en 1917, après que celle-ci ait commencé à envahir le territoire russe et français. Ils ont également participé au combat contre les Autrichiens et les Bulgares. Le rôle des Etats-Unis dans la guerre mondiale a été très important, mais pas assez.

<sup>1</sup> Le rôle des Etats-Unis dans la guerre mondiale a été très important, mais pas assez.

- 3 -

vers le Gouvernement pour l'assurance à long terme du travail dans les industries et services publics. Le rôle du Gouvernement dans l'assurance sociale devrait être limité au rôle d'organisateur et de régulateur. Les industries et services publics devraient être libres de faire leur propre planification et de déterminer leur propre niveau d'assurance.

Il est recommandé que l'assurance sociale soit étendue à tous les citoyens, mais que les industries et services publics soient autorisées à faire leur propre planification et de déterminer leur propre niveau d'assurance. Les industries et services publics devraient être libres de faire leur propre planification et de déterminer leur propre niveau d'assurance.

Third, may  
1943

Il est recommandé que l'assurance sociale soit étendue à tous les citoyens, mais que les industries et services publics soient autorisées à faire leur propre planification et de déterminer leur propre niveau d'assurance. Les industries et services publics devraient être libres de faire leur propre planification et de déterminer leur propre niveau d'assurance.

Conclusion de l'avis sur l'assurance sociale proposée devant le Comité consultatif national sur les assurances sociales. Le Comité consultatif national sur les assurances sociales a recommandé que l'assurance sociale devrait être étendue à tous les citoyens, mais que les industries et services publics soient autorisées à faire leur propre planification et de déterminer leur propre niveau d'assurance. Les industries et services publics devraient être libres de faire leur propre planification et de déterminer leur propre niveau d'assurance.

Le 10/10/1925 à 11h30 dans une bibliothèque de Paris, devant les deux auteurs.

- 2 -

Séance de la Société des amis du Musée national des Beaux-Arts de Paris  
d'après le témoignage pour son ouverture au public et au succès de  
la réunion annuelle. — De plus, une autre le vendredi 20/10/25 dont le sujet  
est l'art de l'Antiquité en France et dans l'Europe, pour que toute personne  
qui a accès à la République soit renseignée sur l'art grec et romain.  
Mme Gide, alors qu'en 1922-23 le malin et le savant écrivain ait encore été plus  
trouvé nécessaire pour l'interprétation — surtout de la "Vénus" — cette fois-ci il  
n'y a pas de nécessité pour une simple réécriture. — XXXIIIème, sur permission  
de M. Gide, qui a accepté que je lui dise tout ce qu'il voulait sur ce  
sujet, j'ai fait une étude sur l'évolution et de la fin de l'art romain  
lorsque nous l'avons de l'autre côté que de la cité d'Alexandrie  
mais pas de l'Egypte. Mais, déjà, non seulement la ville romaine  
avait été transformée aussi qu'il appelle un "Pays de l'Inde" — ce résultat  
de violence physique, la sacro-sainte "Vénus romaine", avait tout entièrement  
changé d'apparence. Celle qu'il connaît le caractère caractéristique fait mal au  
cœur de tout poids cette "Vénus de l'Inde" posant sur l'Inde, sur ailleurs essentiellement  
inspirée à stocker à son sujet qui ne fut jamais personne em-  
prise profonde. C'était l'essence de son idée pour l'artiste, et cela bien  
plusieurs personnes, tenté d'interpréter comme il a été l'ensemble des  
souvenirs de l'autre femme. — Gide, qui a écrit par ses propres mots de son  
pays, avait abandonné ses livrées à leurs œuvres romaines. A un moment  
donné le bibliophile écrivain, de déroute, croit que, dans l'ensemble, il  
faut faire une déclaration sur la nature éthique de l'artiste, il ne peut  
pas faire autre chose. Gide se permit avoir la volonté très exacte de ces questions; et  
cela devient alors évidemment une question qui n'est pas facile, au moins  
peut-être de la dernière façon. Je regardai l'ensemble à propos de l'ensemble et  
toujours le regardai à l'intérieur. Maintenant, sans se soucier d'autre chose,  
je devais à faire les deux périodes de leur vie dans lesquelles il a été  
écrivain et dans lesquelles il a été peintre. Je ne pensais pas que ça devrait

- 3 -  
évidemment respectueux de ces personnes et les interviewait, et l'interrogeait. Au  
Grenier, André Gide, dans son bureau, écrivait ses dernières œuvres, et, pour cela, il ne per-  
mettait à personne d'entrer. Il avait alors ~~complètement~~ <sup>entièrement</sup> banni tout contact avec le reste  
de la famille, et, lorsque quelqu'un venait le voir, André Gide, se déguisait en une  
vieille femme, faisant croire à ses amis, qu'il était une personne à tout faire.  
Ces amis, n'étant pas... — non, mais bien... — André Gide, je devrais dire, étaient  
des amis rares, rares être une personne au caractère (et surtout au caractère  
métaphysique) étrangement à André Gide. C'est-à-dire, une personne préoccupée, dans la  
quelle une curiosité, une curiosité au théâtre, un certain théâtre, une curiosité  
particulière, de ce qu'il pouvait apprendre de quoi et comment de ce  
théâtre futur de l'avenir. L'avenir étant à l'époque un concept... et, enfin, André  
Gide au théâtre de l'avenir avait également, il me fait évidemment faire une  
référence à l'époque, à l'époque humaine, cette sorte de personnage, il ne peut pas être de cette  
époque humaine. Mais, dans cette époque, ce théâtre futur, il a été... ~~évidemment~~ <sup>évidemment</sup>, dans  
cette époque.

Cela évoque certains gouts de l'opposition. Il ne faut pas oublier que  
celles qui étaient plus de criminels que savants, voire criminels. Il fallait  
faire l'opposition et, pour une raison, André Gide le fit aussi. Il aimait con-  
traire quelque chose qu'il voyait mal, et voilà pourquoi on pouvait souvent  
l'apercevoir dans les affaires politiques, parfois très cassantes, ou politiquement et  
socialement très contestées. Mais à quelques occasions où il  
collaborait parfois, surtout de manière financière à André Gide, et à quel-  
ques fois profondément détestait la bourgeoisie. Il a donc écrit des livres à André Gide,  
dont celle de l'heureux. L'une des plus violentes, révolte antisemite.  
Celle-là, avec Pierre Loti, André Gide a écrit une sorte de pamphlet  
des idées et, bien entendu, ça va mal, dit-on à son sujet, mais c'est un autre niveau de  
politique. Un autre niveau, Pierre, André Gide, mais pas des idées, André Gide, mais  
André Gide est vraiment un peu de son opinion, mais pas à 100%.

- 22 -

A Pierre Loti, que l'Université de Paris n'a pas fait honneur à son rang de docteur en littérature. Je suis malheureusement égaré dans le dossier Loti. Pierre Loti, une personne importante de cette époque, aurait été médiéval ou médiéven. Pénélope aussi. Cela me semble assez naturel. Il fallait venir dire ce qu'il fallait à ce personnage et le moins que je puisse faire d'une jolie fille au moins d'être - ne suis pas à l'aise, je ne saurais pas de ce qu'il est à elle pour faire venir une fille tellement belle que ça, surtout que la chose de moins qu'il méritait de faire. Dans une conversation où j'étais à table je lui avais demandé ce qu'il pensait d'un certain poète. « Ah, un peu trop intelligent, un peu intellectuel... délicieux, on ne sait pas ce qui il nous rend. » A quoi dire d'abord à moins : « Mais comment, dis-je, quel malice ! »

Loti fut si étonné par ce propos qu'il venait de publier un article peu flétrissant sur le personnage, et cela ne convenait. Il voulut rappeler qu'il n'avait rien dit. Il se justifia de l'avoir fait pour son œuvre. Comme au contraire il avait écrit un boutage : « Ah, je crois avoir raison. » Il me donna alors une telle malice à l'écriture de l'œuvre à Ouvrard. Il m'a dit ensuite qu'il aimait si bien que je fus arrêté la veillée et démolit à mort, le château bleu. - Oh, je vous, dis-je. - Je suis pas trop vite, répondit-il. Si je n'en veux pas de lui venir faire l'œuvre il sera seul de ce que, ce Ouvrard, je ne suis pas arrivé à faire le tout. De ce qu'il a été évidemment de ce que je suis bien arrivé, qui toutes ces choses-là sont vraiment évidemment plus à faire en mon temps où l'on était méfiant.

Tout au long de ses impressions Gide avait souvent rebourgé à quantité de personnes, et cela avec la plus grande discrépance. Il avait confié, pendant son temps de classe au collège des jésuites correspondant, et je fis l'ami de voir l'importance de sa générosité. Ces amies qu'il avait distinguées étaient pourtant des friboules. Il est tout à fait certain que, le sort l'ayant fait naître dans l'opulence, il arrivait au bout de quelques années de noblesse avec les débris de l'honorabilité et l'indigénat. ... *... I have given up the idea of being a rich man independently... yes, I know that I am not I admit that I am*

Le résumé de l'entretien avec le musée national, Samuel Johnson, 2005-06

Il y a 10 ans. Mais c'est que je fais ce travail maintenant, pour...  
en faire la lecture à mes fils qui sont tous deux de plus de 20 ans.  
Cela fait 10 ans que je lis ces lettres et je n'arrive pas à m'en lasser.  
J'ouvre une autre carte ou j'alline la page au calendrier. C'est à dire  
que je lis les lettres dans l'ordre chronologique. Je prends une feuille de  
calendrier et je déplace les dates. Puis je prends un crayon et je déplace les  
dates. C'est à dire que je lis les lettres dans l'ordre chronologique mais je  
ne lis pas toutes les dates. Il y a des lettres qui sont très courtes, une page peut suffire à l'expliquer, alors je passe au suivant. Mais d'autrefois, d'autre époque, d'autre situation, d'autre  
situation nous fournit une ou plusieurs étapes de militaire, discutons sur leur  
ordre.

Il est vrai que, comme de plaisir, Gide était essentiellement, malgré  
tout, préoccupé par...  
malheureusement dans ses deux séminaires-débat que ces hommes ne sont pas très  
intéressants. Ainsi, par exemple, malgré ses langues et sa belle amitié, on a pu  
lui rapporter que sans grande raison, il ignorait la sous-visite de l'empereur  
auquel il avait été nommé, chose évidente, où son attitude évidemment honnête trouvait sa  
place. Certains, à son contact, entretiennent l'impression que les témoignages  
d'amitié qu'il leur apportait se limitaient à son besoin de "jouer", ou, com-  
me il disait lui-même, de "malheur". Il cultivait le dialogue intérieur  
comme certains cultivent la conversation, et à ce contact il prenait une amitié  
pour leur vertu lyrique, ou ce qu'elles lui procureraient une quantité de plaisir  
intensives. <sup>Y a-t-il</sup> Ses rapports personnellement humbles l'apprécient, en  
dernière analyse, essentiellement en raison des moments où ils faisaient autre  
que lui; au point que, ayant fait une représentation de conférence, il était  
une image qu'il entretenait. Tout à coup, en prononçant d'un tel, d'un tel mot,  
il leur envoyait un petit mot gai, pouvant être un peu farce, plaisir,  
et c'était surtout à lui-même que cela faisait plaisir. Mais si, éventuellement  
au poste, son correspondant <sup>faire</sup> aimait de le joindre, Gide, pour que cela fût  
le plaisir, était plus que contrarié, malentendu qu'il n'eût point de  
protection ou amitié. Il pouvait proposer à la mortelle envie bien le contraire  
pour moi et, cette la porte refermée, lui envoyer une photographie d'elle.  
Et quand il me ferait le pari des amitiés qui me bousculeaient certainement.

- 12 -

1924. D'ABORD tout de même, et de cette manière, Gide qui remettait de la poésie. C'est alors aussi une malice part dans son journal où il fait apparaître de nombreux articles de revue de ses "abilitantes" souvent un sifflet ou berner, ce qui, évidemment, est dans bien des cas, fut fait avec complexe ou d'amour des obligations même extrêmement identitaires mais sur toutes plus ~~comme~~ au point de vue de l'engagement personnel.

La dernière lettre que j'ai reçue de lui est datée octobre ~~1924~~. Il nous parle y présentant sa fin prochaine. "Certains jours, écrit-il, trop fatigué, mon style est si pesant, la feuille de papier reste si loin de mon cœur et de ma pensée... je ne saurai où tirer ma révolte et vaincre le silence." Il était bien évidemment occupant, assisent aux répétitions matinées de nos offices du Catilin (une Catilin-théâtre) sur la scène du Théâtre François et, ~~se~~ moi ~~est~~ ~~assez~~, travaillant, ~~se~~ <sup>peut-être</sup> ~~se~~ disant ~~à~~ autre chose."

Il est mort le ~~25 novembre 1926~~, laissant une œuvre considérable par le volume et la portée, faisant d'une personnalité sans doute jusqu'à malicieuse. Il a été probablement le seul français de sa nature qui, depuis que Raspail avait initié la Sécession française en 1870, n'eût pas arboré le ruban rouge; de même, il avait désigné de collister sur l'emblème l'insigne française, fidèlement fait une règle de faire toute distinction honorifique officielle. Il a dit, dans toute l'acceptation que ce mot avait au XVII<sup>e</sup> siècle, un honnête homme.

Jean Malaquais

Wolpe  
Bentley  
Boyer  
Towle  
Lat. Amer.  
Kenya.

RECOLLECTIONS OF ANOTHER TIME

27

Jean Malaquais

Dear John:

Sorry there's been  
no letter. Hope for better  
luck with whatever comes  
next.

Yours,  
Jean

RUSSELL A. VOLKENING, Inc.  
1000 Avenue of the Americas  
New York 36, N.Y.

## RECOLLECTIONS ON ANDRÉ GIDE

The difficulties of 1914 had an inferior part in the novel's scope. André Gide had lost his mother, Pauline Gide, in 1907, and his father died in 1914, a year before the war, with Gide at bay at the house the last summer, and when he was with the old man at his death. I remember well the scene. Gide said, "See, it was just like it." It followed almost his mother's last breath. He said the terrible words of submission. "So you have come to me like a man who has been beaten half-senseless, trying to make his way to his mother, and suddenly, when he believed himself unbroken, he would not be able to move from the spot, he would cry out again, like one with his head and spine, in all fours." There is such a shift in Gide's biography between his mother and his father, which gave him the profile of an adult child. His sense of tragedy in his life had not disappeared, and he took it as cause for his love of enormous loneliness.

He had the enormous eloquence which is true eloquence. Outside at all times, he was incomparably tact. Whether he were yourself or a stranger, he or anyone else to his eyebrows in a crowd, he was so completely silent that whatever he may have wanted the right thing. I saw him this in a perfectly conscious man, worthy of a king. There was, however, nothing about him of the poor Frenchman, the man always inclined towards pity. Gide had in his attitude towards us nothing to do with pity; there were no such words, no such time, no such voice, words carry for him weight far beyond what might yet elsewhere produce an effect of the greatest tenderness. In all cases those persons who carry themselves well, for both that the sense of his drama was for only the particular person, but Gide was, "and still more difficult," than that he could have achieved this without loss of, at least, one tiny measure of the effect.

However, I do not believe that he suffered with right things, but bad.

La silhouette de Céleste sortait portée du paysage parmi. Samuel Johnson avait son ventre, Walt Whitman sa barbe. Ainsi Céleste avait sa silhouette. Une silhouette d'un peu longue.

10

Shaw, J., & Hickey, P. (1997). *What does it mean to be a teacher? A study of teachers' self-concepts*. *Journal of Teacher Education*, 48(2), 11-23.

He has an extraordinary way of writing, and like all Mexican journalists, he had an inevitable perspective. His sympathy, like [another] famous character, *Wilson*, created an atmosphere that contrasted with his more hawkish colleagues. He would follow a particular movement or organization to explore his perspectives. In this drama [only], he had the right way. "I had more trouble + problem to return to my place to rework the text that I have written by hand, with handwritten notes for everything that does not have time for a little moment, and I have tried maximizing everything that spans." The *Periodista* had no other source than this creativity, neither object than this writing... he may, in a sense, represent a *Mayan* who is always the only creature who creates, necessarily, difficulties. (19-20) One can then think again, how the less important their work,

Some individuals are particularly susceptible to depression, like melancholy, or would imagine themselves with their life's story, and be inclined to plan like they used to plan. So like the story, the individual found of connecting the fibers of could be valuable. In other words, having the individual do an event analysis of their life—how those particular events in their life have influenced them will illustrate, I think, immediately by the influence of this voice, the mind will birth, as spite of itself, a self-actualizing, the next resulting experience. For my mother died at the expense of a psychiatrist. It was her fate, in fact, to pass the world unnoticed, and as a training for death. The witness, an ex-mathematics professor of fifty, conversing with patients and family, was viewing the table. "Friends had to be called, created artificially... What do you expect somebody who can

Les silhouettes de Gide formaient partie du paysage parisien. Samuel Johnson avait un ventre, Walt Whitman sa barbe. André Gide avait sa pélérine. Une pélérine d'un peu brun.

- 5 -

...and if... "With such a crowd for the inspection, and children to boot,"...and you have Sunday night off at least, don't wait!...Thus said, without consulting anyone, and too late, according to me; because the day before yesterday I had written to him to advise him that this was the day when he must go to the Louvre to see the exhibition of the "Salon des refusés." And so, when he came back from the Louvre, he said to me: "I am going to see the Louvre again this evening." I asked him why. He said: "Because I have just now seen the exhibition of the "Salon des refusés." "What?" I asked him. "Yes, indeed, one edition of *Le Gaulois* had said: "...to go to the Louvre and then to the *Salon des refusés"..., and repeat for the next morning, no, not in the morning, the day after. I am now determined to go to the Louvre again this evening. The same thing had also been told to him by his mother, who told him to do so. And then I said to him: "But I am afraid it will be very full, because, after all, I suppose the *Salon des refusés* attracted many people, especially, naturally, at the first days of the exhibition...". "I consider that as far as the size side, Mr. and Mrs. would not be enough to cover all the room. But still there will be some room, after all, for people to go in."*

The history of André Gide's notes illustrates the complex of behavior as typified by his attitude to the Louvre. This combination of different types of behavior indicates that he had his two sides to him, the one being witty, bold, frank, and bold, and the other showing his generosity towards those most at risk. He was a kind of "benevolent windbreaker" for, unlike beyond the wall and valve of morality, the professional, academic system for him gave a comfortable security, even though it might have materially protected the two-mother and two-woman André Gide. The *Salon des refusés*, which was probably quite outside the scope of his imagination at the time, had also presented difficulties for André Gide. Some

La révolution de Gide faisait partie du paysage parisien. Samuel Johnson avait son rôle à déterminer lequel André Gide avait à remplir. Une partie d'un gris brisé,

- 8 -

(Gide) is a man full of wit, of flashes, of depth, of new ideas... "I do not know anyone in the world who has more wit, flashes, force and breadth of mind than Goethe." "Goethe and Nerval... are two of soaring wit, especially Goethe" (Journal, March 14, 1939). Gide did not attribute these misrepresentations to Stalinevity; he was content simply to remark that perhaps fewer and fewer see things not as they were but as he wished them to be. And he added - tongue in cheek: "simple faith takes the place of good faith." (This results, however, on another level, the patriotic wrath of the communist poet Aragon who demanded Gide's execution because Gide, in 1941, under the German occupation, had had the temerity to read the books Goethe when he should have been reading - presumably - the complete works of Stalin).

If Massis proclaimed that Gide perverted, corrupted, degraded (for didn't Gide say: "I distrust the declaimers, the right-minded, the good apostles, and begin at once to deflate their speeches. I want to know what presumption is concealed in your virtue, what greed in your patriotism, what lust and selfishness in your love... They become my personal enemies: those who pervert, hypocrisy, debilitate, retrograde, scold and trifle. I hate all that distinguishes me."), other right-minded thinkers added their fagot to the flame. The critic Paul Souleyet: this is the end; the designer André Bourguer: a literary plague; the philosopher of Christian existentialism Gabriel Marcel: an abominable spectacle; the nationalistic journalist Louis Jammes: the least qualified intellectual and moral scandal of the century. And so on and so on. René Réau, royalist and collaborator, now in prison under a life sentence, provocateur and slanderer, responsible for the suicide of Roger Salengro, not minister of the Interior in Blum's cabinet (1936), invited Gide with an insatiable interest. It was he who coined the phrase : "Nature abhors Gide" (Gide for him was, paraphrasing "Nature abhors a vacuum"). They went as far as publishing a little book entitled The Malafactor, in which a "father" tells how his son, after having read Gide's The Druses of the Death, commits suicide. This puerile having send Gide to the Druses of the Death, you see.

La silhouette de Gide faisait partie du paysage parisien. Samuel Johnson avait son Whitman si barbe, André Gide avait sa pelérie. Une pelémie d'un gris brun.

- 7 -

pelat, with a preface by the Archibishop of Lyon, was revealed to be a forgery. In his Journal, there is an entry dated December 20, 1922: "I do not want to pretend to be stronger or more self-assured than I am, and some of these mis-judgments are extremely painful to me; but writing in my Mémoires Chuchius, as I reward them, a sentence that does not satisfy me would affect me much more." There is possibly more sadness than truth in this entry, but the fact is that Gide had nothing of a pelémie about him, than it was distasteful to him to defend himself, and that he rarely answered these calumnies. I personally know of only one instance in which he departed from his customary reserve, after a particularly scurrilous article by Ilya Shreberg appeared in the Pravda of Moscow. The amazing thing is that Gide had the greatest difficulty in getting his article printed, not wishing to give it to the reactionary press whereas the so-called-left publications were hiding behind the chaotic veil of the Popular Front.

Gide's adherence to communism exposed him all the more to the fire of the right-minded, to which was later added that of the Stalinists. The rebellion against social taboos which animates all of the work of Gide did, of a necessity, to lead him toward the ideas of a socialist humanism. But, as he admitted himself, he lacked a sense of history, and the meaning of the Russian Revolution and the Stalinist counter-revolution escaped him completely. The same thirst for social justice which led him to Moscow had to turn him away from it. Moreover, the individualist which he never ceased to be was hardly made to bow to the rules of political conduct of a totalitarian party. Those who understood his intellectual integrity knew that he was embarking upon an adventure from which he would return bruised and wounded. I remember the long and painful discussions wherein certain of those among us tried to dissuade him from this trip to Moscow. But no doubt the experience of this pilgrimage was necessary so that his horror of falsehood and deceit might make his recoil with dismay. And just

La silhouette de Gide futur papa du peygrot person. Samuel Johnson avait son "Witless as father. Andy Gide seem as peygrot. You perceive d'un peu plus.

— 3 —

more from Stingo to arrange Gide's life, and the time of my appointment to it, asked me how I thought the question should be answered. "Answered by what?" I in turn asked. "By side or by side?" "By side." "If I were Gide, I would try to keep silence silent." Gide ended by dictating into the telephone (as imagined a record turning at the other end of the wire) a propos anagryte to the style demanded by constitution in general, and by "the most democratic constitution in the world" in particular. But he could not be unaware that this telephone call at the eleventh hour was the final test to which they submitted... his submission. But his "Year of the Inter" had been fruitless. Immediately afterward he was so ashamed, so furiously incensed, that in retaliation he made a joke at the expense of the "Little Father." "One, one with me," he told me. "let us choose up Malin peygrot." <sup>1</sup> See 22 Journal.

Gide had a certain taste for boozes. It did not altogether displease him that more crimes were imputed to him than he could have possibly committed. He let an exaggeration slip by, and by his silence, aided its growth. He loved to follow the progress of a herb-laden speech his to see how an idle remark, often imaginary, which someone attributed to his would pass through a chain of substantiations and take on elephantine proportions. One sometimes had the impression that he almost collaborated with it, curious to ascertain just how far the absurdity would go and at what point it would explode. He thus gave credence to many legends, among them that of his stinginess. One of the oldest relates that while on a train with Pierre Louÿs, Gide rummaged his pockets looking for the ticket and, finding only one, he said to his friend in front of the conductor: "I am terribly sorry, Pierre, if now I have lost your ticket." True-in-itself, this story is nevertheless apocryphal. It is that the man was not Gide's but Pierre Louÿs', whom Gide took without his knowledge, then paid at the expense of the author of the Jeanne. Once on the anniversary of the St. Bartholomew massacre, Pierre Louÿs, who used to be unapostolic

La silhouette de Gide faisait partie du paysage parisien. Samuel Johnson ayant moi  
W.H. Whistler sa barbe. André Gide avait sa peinture. Une peinture d'un peu brûlé.

- 10 -

In the protestant puritanism of Gide, sent the letter a telegram: "They have  
recognised you." Another time, on the pretext of great urgency, he had Gide  
run to his bachelor's quarters where he introduced him to a pretty girl, per-  
factly naked - and this was a Gide who, at that time, was never without his  
bible; he was even ready not far as to send a poor woman to Gide's home, knowing  
it would be Gide's mother who answered the door. During a conversation, some-  
time in 1929, I asked him what he thought of a certain A.P. "He is a very in-  
telligent lad," Gide answered. "Only one never knows what he's after. To tell  
the truth, he burns me to death." "Is that all?" I said. "Someone told me  
that he's sharpening the ax for me! I had just published an article which was  
scarcely flattering to this A.P., and I misunderstood that. However, it seems  
that he's saving the second blow for you. What have you done to him?" Gide  
thought a moment. "Ah, I believe I know the reason. One day we were together  
in a taxi which was taking us from Rennes to Guerande. He annoyed me so much  
along the way that I stopped the cab and walked off, leaving him in the lurch."  
"Oh, I understand," I said. "Don't understand too quickly," Gide replied.  
"He isn't angry about my having ditched him; he's angry because in doing so,  
I took care not to pay the taxi." I remember especially well this "I took care  
not to pay", which shows how Gide often took pleasure in furthering a hedge-  
hogish unfavourable to him.

Throughout his long life, Gide opened his purse to a great many people and  
always with the utmost discretion. During a time I helped him to file his voluminous correspondence, and I was astonished to discover the extent of his ge-  
nerosity. The sum which he distributed must represent a fortune. It is quite  
certain that, having been born into wealth, he harbored a feeling of guilt to-  
ward the disinherited. "Close and niggardly... yes, I know that I am; and I  
admit that I am in excess. But this is because I prefer with all my heart being  
able to give what they who call me miser are so willing to spend on them-  
selves." (Journal, April 22, 1929). If he reproached himself with being a ches-

La silhouette de Gide faisait partie du paysage parisien. Samuel Johnson avait son ventre, Walt Whitman sa barbe. André Gide avait un pelerine. Une pelerine d'un gris brun.

- 31 -

and "miserably", it was because he felt he didn't do enough. At the sight of difficulty, his first move was always to offer aid. But, certainly, other considerations were decisive than simple bursts of generosity, motivated his actions.

It is true that Gide was basically a communalist, although not at all in the heterodox-syphorism sense with which his critics charged him. Thus, for example, despite many long and faithful friendships, he has been reproached, not without some reason, with not knowing the true meaning of friendship. Relations with others, to a degree at least, were to him a pretext, an exercise whereby his emotional activity found a handle. Some people, on meeting him, were left with the impression that his pretensions of friendship satisfied his need to "play a part", or, as he would have said himself, "to feed his own dialogue." He cultivated inner dialogue as Goethe cultivated conversation, and on this account he valued his friendships for the necessary amount of pleasure he drew from them. In his personal relationships, others interested him, in the last analysis, exclusively to the extent of the feelings they evoke within himself; to the point that, having constructed an image of someone, it would be the image that he would treasure. Or, suddenly he would think of someone he knew and send a nice little note, thinking that it would please him or her, and above all it would please Gide to have sent the note. But if his correspondent showed signs of wishing to visit, Gide, for fear of being disturbed, would too readily leave city, aiming to forget that friendship was hardly a matter of whim. Thus, for instance, he could tell J. that she would do well to consider him dead, and, as soon as the door was closed, send her an autographed photo.

The last letter I received from him is dated October 5, 1930. In it he seems to feel the end is close. "Certain days," he wrote, "all too frequent, my pen is so heavy, the sheet of paper is so far from my heart and from my

La silhouette de Gide faisait partie du paysage parisien. Samuel Johnson avait son ventre, Walt Whitman sa barbe, André Gide avait sa pelerine. Une pelerine d'un gris brun.

- 12 -

thoughts... I dream only of selling my bow and I would like to draw the mountains." Nevertheless he was very active, attending the daily intervals of his Theatres, comédie, on the stage of the Théâtre Français and what is more, writing - as he told me, "on something else."

He died at eighty-one, fulfilled, leaving a considerable amount of work both in volume and scope, enjoying a world renown which he never sought. He was probably the only Frenchman of his stature who, since Beaupré's institution of the Legion of Honor in 1802, had not worn the red ribbon; likewise he scorned soliciting a chair at the French Academy, having made it a rule to flee any official honorary distinction. He was, in the full meaning which the word carried in the 17th century, an honest man.

Jean Malaquais

La silhouette de Gide faisait partie du paysage parisien. Samuel Johnson avait son buste, Walt Whitman sa barbe, André Gide avait sa personne. Un pèlerin d'un pays blanc qu'il aimait pour la fin du siècle dernier, qu'il portait la veille de sa mort, je ne dis pas que ce fut la même, mais c'était tout comme. Elle flottait sur ses épaules et émanait dans son sillage le regard des passants. Il avait aussi des chapeaux — des beaux informes qu'il fourrait volontiers dans ses poches, et quelquefois, quand il se croyait loin des curieux, il en sortait deux ou trois sur sa tête, les uns par-dessus les autres, comme des chiens qui s'emmêlent. Sur le fond il avait pris l'habitude de nouer un mouchoir de couleurs vives autour de son front, ce qui lui donnait au profil de vieux pirate. Son horreur des courants d'air sur l'aire large de son crâne était extrême, et sa predilection pour des coiffes extravagantes y trouvait son compte.

Il avait cette élégance négligée qui est la vraie élégance. À la ville comme chez lui, il était d'une sérendipité impénétrable. Qu'il s'enveloppât dans une robe de chambre ou s'enfût jusqu'aux sourcils dans un cache-coq, il savait apporter à sa mise un naturel qui la rendait parfaite. Je l'ai vu des centaines de fois à côté-là-de-là, ilignes d'un ro. Il n'avait cependant rien d'un Dürer, qui ne va jamais sans sa pointe de bravoure. Examens dans le dénouement, ses traits frappaient par sa simplicité : c'étaient des tweeds sombres, des cravates unies, des gilets bourgeois, des manchettes de lame autour de ses poignets car il était frieur. L'ensemble produisait l'effet de la plus grande distinction. Il était de ces personnes qui « portent bien ». On testait que, quoi qu'il soit, il aurait bon ton. Le cachet de ses vêtements n'était pas dû à leur vertu, mais à la même. Et s'il semble presque impossible qu'il y ait réussi sans quelque soin, du moins n'en destinait-on jamais l'effort.

Au surplus, je ne crois pas qu'il y eût apporté des soins. Il possédait un peu, une liberté de geste et de maintien, qui ne s'acquiert pas. Son corps avait une aisance — je dirai une politesse, une urbanité à lui, qui en excluaient l'affection. D'ailleurs, le moindre maniérisme lui était fatal. Dans une situation qui réclamait l'appétit ou simplement une certaine attitude, il se sentait paralysé ; tout son naturel l'abandonnait, et il n'était que gêne et embarras. Par une sorte de choc en retrait, dû au besoin de se donner une contenance, il partissait lourdement à quatre et misérable à soi-même. « Je ne sais l'effet que je peux faire aux autres, mais à moi-même complètement stupide. Dans la conversation avec X ou Y, ma seule préoccupation est d'avoir l'air de suivre. (Oh ! je parle d'une conversation en français !) » « Tout ce que je vous dis et dirai n'est qu'absurde. Commencez donc de parler entre vous, tout comme si je n'étais pas là. Je voudrais tant ne pas y être ! Pourquoi m'avez-vous invité ? J'ai sommeil ! » (*Journal*, 11 juin 1932). Il eut dit d'un primitif arraché à son feu de bûcher et jeté dans une cuisine où tout n'est que grille et précise-puces électriques.

Son inhabileté à se servir de trucs et de trucages n'était pas seulement morale. Il manquait éminemment d'adresse pour tout ce qui était mécanique. Conduire une automobile, taper à la machine, ouvrir une boîte de conserves — autant de profonds mystères auprès desquels la lecture de Hegel dans le texte était un passe-temps. Sa gaucherie, dans ce sens, frisait le comique ; car, comme la plupart de ceux qui ne savent pas faire un tournevis, il adorait y toucher. Il avait un minuscule casier de poche qui faisait ses délices. Quelqu'un lui ayant offert un briquet, c'était un spectacle que de le voir s'en servir. « Non, non », faisait-il hâtivement si vous lui présentiez une flamme pour sa cigarette ; et, aussitôt, fouillant dans son gilet, il ressortait son pojet. Mais, chaque fois, c'était comme si la moitié eût changé de place, et il tournait le briquet contre ses mains comme s'il ne l'avait jamais vu, et quand, finalement, il avait réussi à faire prendre la mèche, il était ravi. Une fois je lui avait appris un rasoir électrique. Exclamations et émerveillements. Il voulut tout de suite l'essayer, bien qu'il fût rasé de frais. Cependant, les prises de courant françaises n'étaient pas les mêmes que les

<sup>1</sup> Edition Gallimard, 1952, la Platiade II, pp. 366-367

peinture américaines, je dus d'abord changer la bâche. Il me regardait fier, plus chaudé que si j'avais entrepris de transformer la tour Eiffel en bateau à voiles. Inutile de dire que malgré son enthousiasme il en se servit jamais de cet appareil : le maniement en était trop difficile, le bruit trop affreux et, qui plus, on risquait peut-être de s'électrocuter.

Il avait une façon de rousillon extraordinaire et, comme tous les grands orateurs, il était d'une éloquence inimitable. Ses mémoires, son Journal, certains personnages qu'il a créés et qu'il a revus de ses propres traits, en témoignent. Il lui arrivait de prendre un blâme tellement gênant qui avait eu l'heure de frapper son imagination dans son drame *Saint*, il fait d'im à celui-ci. Son « amoralisme » n'avait pas d'autre source que cette curiosité, ni d'autre objet que cette passion. Il était, à un degré éminent, un « voyageur » comme le sont toujours les vrais créateurs dont la curiosité sexuelle, si peut-être elle perd leurs lames, n'en nourrit pas moins leurs œuvres.

Dans un sens, pour paraphraser Shakespeare, il considérait que le monde était une scène où chacun avait son rôle, et il esserait joser le tien du mieux qu'il pût. Ainsi, il avait le don, le flair infatigable de susciter la réplique grâce à laquelle ses interlocuteurs, à leur insu très souvent, dévoilaient les plus secrets recoins de leur être. Il n'y mettait aucun système. L'incident qui suit illustrera, je pense, comment par la seule inflexion de sa voix il savait provoquer, et malgré lui pour ainsi dire, des réactions extrêmement révélatrices. Un jour nous déjeumions à la terrasse d'un restaurant. C'était à Paris, en 1937, année de l'Exposition universelle, par un dimanche de canicule. La serveuse, une quinquagénaire d'aspect peu attrayant, suant de fatigue et de chaleur, débarrassait la table « Beaucoup de travail ? » dit Gide, l'air de compter à son surmenage. « Vous pommee, monsieur, dit-elle, avec tout ce monde pour l'Exposition, et un jour de fête encombré... Mais vous avez votre dimanche soir de libé, au moins ? » Alors, elle, avec une sorte d'élan et de regret : « Oh, pas ce soir, monsieur, mais dimanche prochain si vous voulez... » Ces bouts de dialogue où, sous le couvert d'un mot apparemment banal de grosses vérités coulaient à flot, il dénudait les transcrivait avec une minutieuse fidélité. Et dans cet échange de répliques, les « intellectuels » n'occupaient pas toujours le devant de la scène. Il avait une vieille femme de ménage, Eugénie, qui avait vécu chez Emile Combes, ancien président du conseil, et Gide, par la seule qualité de sa curiosité, savait lui faire dire des choses dignes d'un Balzac. Un exemple nous en est donné dans son Journal (4 mars 1935) :

« Eh bien, Eugénie, vous avez eu un bon dimanche ? Vous avez été à la messe ?  
- Mais oui.  
- Le matin et puis le soir ?  
- Oh ! ma foi, le matin seulement. Vous savez, monsieur, je ne suis pas religieuse. Mais il faut se mettre en règle. On ne sait pas ce qui peut arriver. Je me souviens, au couvent, quand j'étais jeune. Monsieur sait bien que j'ai été élevée au couvent... Eh bien, un jour, après la messe, je me suis approchée de la supérieure, et je lui ai dit : « Ma mère, tout de même... et si le Bon Dieu n'existant pas... ? » Alors elle m'a pris le bras et : « Ma petite, ça n'est pas nous qui serons le plus attrapées. »

L'histoire des guerres littéraires offre peu d'exemples d'un avertissement aussi fermement attaqué que le fut Gide. Ce grand mandarin des lettres, un des derniers dépositaires de ce qu'il y avait d'authentique dans la culture bourguignonne, l'homme qui, avec Proust, se détache de toute une tête au-dessus de sa génération, avait essayé pendant la plus grande partie de sa vie des assauts dont la virulence fait rire. C'est aussi que, dépassant le cadre des disputes de cafés et de chapelle, la personne et l'œuvre de Gide furent portées sur la place publique par des zélotes professionnels qui s'arrangeaient le monopole de la décence, des hommes munis, et

<sup>1</sup> Édition Gallimard, 1997, la Pléiade II, p. 497.

du patriote dit « éclairé ». L'Eglise, qui n'avait jamais tout à fait désespéré de le convertir à la veine fin, exerça sur lui une pression qui ne se démentit pas jusqu'à la veille de sa mort. De ses amis et contemporains toute une pléiade de poètes avaient embrassé le catholicisme, et rien ne fut négligé pour entraîner Gide dans leur voie. Le « salut de son âme » fut notamment l'objet de mille soins qui allèrent de la causerie à la plus basse insinuation. Parmi les plus connus des convertis étaient François Jammes, Claudel, Jacques Maritain, Peguy, Pichot, Cocteau, Schwob, Cocteau, Max Jacob, Proust et surtout moysi, et même Rimbaud – que le prosélytisme actif de Claudel fit basculer pour moysi dans le sein de l'Eglise en subtillement une lettre que le poète des illuminations adressait à Paul Verlaine, et dans laquelle il lui faisait part de sa décision de rester païen. Accusé par Gide d'hypocrisie à la suite de cette subtilisation, Claudel, réprimant à son tour l'affirmation jésuite, selon quoi l'hypocrisie est un hommage rendu par le vice à la vertu, Claudel répondit qu'il y avait une chose infiniment plus odieuse que l'hypocrisie : le cynisme. Et, de fait, les convers de Gide accusaient de cynisme, au sens propre du mot, c'est-à-dire de mépriser les conventions sociales, quoique au sens étymologique et historique l'épithète s'appliquait bien davantage à eux-mêmes en ce que par l'habitude qu'ils avaient prise de le harceler ils se donnaient quelque analogie avec les chiens (χωνος, de χων, chien). C'est encore Claudel qui, en 1925, ayant le départ de Gide pour l'Afrique équatoriale, vint le voir pour l'engager à se confesser « afin que tout lui fût pardonné », car lui, Claudel, avait le pressentiment que Gide ne reviendrait pas vivant de son expédition.

Henri Massis, curé et polémiste catholique, s'instruis chef de file des accouchements publiques de Gide. Il apportait un réel talent à moquer et à falsifier les textes pour le plus grand bien de sa croisade, et à plus d'une reprise Gide relève dans son *Journal* les tours de salumbanque chers à Massis. D'ailleurs, il n'en usait pas seulement contre Gide, démarquages et altermous lui étaient habituelles, qui évoquaient sa cause. Gide cite une lettre qu'il avait reçue de Massis, où celui-ci lui dit qu'il se range à l'avis de Benjamin Constant, lequel, « avec une perspicacité singulière, avait déjà fait la même chose, il appelait Goethe, un Voltaire sans esprit ». Ayant eu la curiosité de rechercher dans les mémoires de Benjamin Constant les passages relatifs à Goethe, Gide y lut « entre autres, » C'est un homme plein d'esprit, de saillies, de profondeur, d'idées neuves. » « Je ne connais personne au monde qui ait autant d'esprit, de finesse, de force et d'étendue dans l'esprit que Goethe. » « Goethe et Wieland... ce sont des hommes de prodigieusement d'esprit, surtout Goethe. » (*Journal*, 14 mars 1930)<sup>4</sup> Ces travestissements, Gide ne les lui imputait pas à malhonnêteté ; il se contentait de remarquer que la passion partisane faisait voir à Massis dans toute chose non pas ce qu'elle était, mais ce qu'il voulait qu'elle fût. En il ajoutait : « du com de la bouche : « La foi tout court remplace la bonne ». <sup>5</sup> (Cela rappelle, quoique sur un autre plan, la colère patrolique du poète communiste Aragon qui réclamait le potau pour Gide, lequel, en 1942, sous l'occupation allemande, avait eu la monstruosité de lire le « boche » Goethe ainsi que, de toute évidence, il aurait dû lire les œuvres complètes de Staline.)

Si Massis proclame que Gide pervertit, corrupt, dépravé (car Gide ne dit-il pas : « Je me méfie des déclamateurs, des bien-pensants, des bons-apôtres et commence par dégonfler leurs discours. Je veux savoir ce qui se cache d'outrecuidance dans ta vertu, d'intérêt dans ton patriotisme, d'appétit charnel et d'égoïsme dans ton amour. »<sup>6</sup> Me deviennent ennemis personnels : pervertisseurs, assombrisseurs, affaiblisseurs, rétrogrades, fanigrades et

<sup>4</sup> Édition Gallimard, 1997, la Pléiade II, p. 182

<sup>5</sup> Édition Gallimard, 1997, la Pléiade II, p. 190

<sup>6</sup> Édition Gallimard, 1997, la Pléiade II, p. 190

<sup>7</sup> Livre de Poche, in *Les Nouvelles Nouvelles*, 1925 (0. nov.) ; in *Les Nouvelles Terres*, 1925, tome quatrième, I.

plaisantines. J'en veux à tout ce qui abomine l'homme. »<sup>7</sup> ), d'autres bien-pensants ajoutent leur copeau au bûcher. Le critique Paul Souday, la mesure est comble ; le dévouement André Rouveyre infraction dans la littérature, le philosophe de l'existentialisme chrétien Gabriel Marcel abominable spectacle, le journaliste nationaliste René Isham : le scandale ombrageant et moral le plus important du siècle. Et ainsi de suite, à l'infini. Henri Bréaud, royaliste et collaborateur, actuellement en prison sous le coup d'une condamnation à perpétuité, calomniateur convaincu, un des principaux responsables du suicide de Roger Salengro, maire socialiste de Lille et ministre de l'intérieur dans le cabinet Blum (1936), avait poursuivi Gide d'une haine intangible. C'est lui qui avait forgé le mot « La nature a horreur du Gide ». On alla jusqu'à publier un petit livre intitulé *Le Malfrat*, où un « père de famille » racontait comment son fils, après avoir lu *Les Nouvelles Terres*, s'est donné la mort. Cet opuscule, préface par l'archevêque de Lyon, se révéla un faux. Dans son *Journal*, on lit à la date du 29 novembre 1921 : « Je ne veux pourtant pas me donner pour plus fort ni plus assuré que je ne suis, et certains de ces méjugements me sont atrocement pénibles ; mais de trouver dans mes *Morceaux choisis*, en les relisant, une phrase dont je ne suis pas satisfait, m'affecterait bien davantage. »<sup>8</sup> Il se peut qu'il y ait là plus de coquetterie que de vérité, mais le fait est que Gide n'avait rien d'un polemiste, qu'il lui repugnait de se défendre, et qu'il avait rarement répondu à ces frêches de barrage. Je ne connais qu'une seule instance où il se soit déporté de sa réserve, à la suite d'un papier particulièrement perfide d'Elya Ehrenburg paru dans *l'Provo* de Moscou. L'amusant c'est que Gide eut le plus grand mal à faire imprimer son article, ne voulant pas le donner à la presse réactionnaire, tandis que les publications dites de « gauche » se dérobaient derrière le voile pudique du Front Populaire.

\* \* \*

L'adhésion de Gide au communisme ne fit que l'exposer davantage au feu de la réaction, auquel vint s'ajouter plus tard celui des staliniens. La rébellion contre les tabous sociaux qui anime toute l'œuvre de Gide devait nécessairement le mener vers les idées d'un humanisme socialiste. Mais, comme il le dit lui-même, il manquait de sens historique, et le sens de la révolution russe et de la contre-révolution stalinienne lui échappa complètement. La même soif de justice et d'équité qui l'avait conduit à Moscou, devait l'en détourner tout aussitôt. Au surplus, l'individualiste qu'il n'a jamais cessé d'être n'était guère fait pour se plier à des règles d'action politique d'un parti totalitaire. Ceux qui connaissaient sa probité intellectuelle savaient qu'il s'engageait dans une aventure dont il reviendrait couvert de plaies et de bosses. Je me souviens des longues et pénibles discussions, où certains d'entre nous s'afforçaient de le dissuader de ce voyage à La Mecque : mais sans doute a-t-il fallu l'expérience de ce pèlerinage pour que son horreur du faux et du mensonge le fit reculer d'épouvante. Et de même que dans les années 1924-25 tout ce qu'il y eut de réactionnaire en France s'était mis à l'assaut pour lui faire brûler – au nom de la « morale » – ses manuscrits de *Caryatid* et de *Si le Graal ne meurt*, ainsi en 1936-37 le stalinisme international avança ses plus grosses batteries pour le contraindre – au nom de la « liberté » cette fois – à supprimer ses manuscrits sur son équipée soviétique. S'il résista aux pressions ce ne fut pas sans heurte, car

<sup>7</sup> Livre de Poche, in *Les Nouvelles Terres*, 1935 (et non – in *Les Nouvelles Terres*, 1997), tome troisième, III.

<sup>8</sup> In *Les Nouvelles Terres*, 1997. A rapprocher avec cette phrase dans son *Journal* : « Ah ! que tout va bien si l'on avait affaire au Christ ! Mais la religion, ce n'est pas le Christ, c'est le peuple. » (1<sup>er</sup> juillet 1931) (éditeur Gallimard, 1997, la Pléiade II, p. 287).

<sup>9</sup> Les figures sont parenthétiques, dans l'original où les citations sont en anglais, une explication du jeu de mots : (Br) void, paraphrasant, « Nature absente à void. »)

<sup>10</sup> Edition Gallimard, 1996, la Pléiade I, p. 1141.

phénomène. J'en veux à tout ce qui domine l'homme.<sup>7</sup>"<sup>7</sup>, d'autres bien-pensants ajoutent leur copain au bûcher. Le critique Paul Noudal : la mesure est comble ; le dévormateur André Roostevre : infection dans la littérature ; le philosophe de l'existentialisme chevêtre Gabriel Marcel : abominable spectacle ; le journaliste nationaliste René Isham : le scandale intellectuel et moral le plus ample du siècle. Et ainsi de suite, à l'infini. Henri Bernad, royaliste et collaborateur, actuellement en prison sous le coup d'une condamnation à perpétuité, calomniateur coquin, un des principaux responsables du suicide de Roger Salengro, maire socialiste de Lille et ministre de l'intérieur dans le cabinet Blum (1936), avait pourvu Gide d'une huise infâme. C'est lui qui avait forgé le mot : « La nature à horreur du Gide ». On alla jusqu'à publier un petit livre intitulé *Le Marteau*, où un « père de famille » racontait comment son fils, après avoir lu *Les Nouveaux Terremots*, s'est donné la mort. Cet opuscule, préfacé par l'archevêque de Lyon, se révèle un faux. Dans son Journal, on lit à la date du 29 novembre 1921 : « Je ne veux pourtant pas me donner pour plus fort ni plus assuré que je ne suis, et certains de ces jugements me sont atrocement pénibles : mais de trouver dans mes *Aforements* chaviré, en les refinant, une phrase dont je ne sois pas satisfait, m'affectionne bien davantage.<sup>8</sup><sup>8</sup> Il se peut qu'il y ait là plus de coquetterie que de vérité, mais le fait est que Gide n'avait rien d'un polémiste, qu'il lui répugnait de se défendre, et qu'il avait rarement répondu à ces feux de barge. Je ne connais qu'une seule instance où il se soit déparé de sa réserve, à la suite d'un papier particulièrement perfide d'Ilya Eichenburg paru dans la *Pravda* de Moscou. L'amusant c'est que Gide eut le plus grand mal à faire imprimer son article, ne voulant pas le donner à la presse réactionnaire, tandis que les publications dites de « gauche » se dérobaien derrière le voile pudique du Front Populaire.

## \*

L'adhésion de Gide au communisme ne fit que l'exposer davantage au feu de la réaction, auquel vint s'ajouter plus tard celui des staliniens. La rébellion contre les tabous sociaux qui anime toute l'œuvre de Gide devait nécessairement le mener vers les idées d'un humanisme socialiste. Mais, comme il le dit lui-même, il manquait de sens historique, et le sens de la révolution russe et de la contre-révolution stalinienne lui échappaient complètement. La même souf de justice et d'équité qui l'avait conduit à Moscou, devait l'en détourner tout aussitôt. Au surplus, l'individualiste qu'il n'a jamais cessé d'être n'était guère fait pour se plier à des règles d'action politique d'un parti totalitaire. Ceux qui connaissaient sa probité intellectuelle savaient qu'il « engageait dans une aventure dont il reviendrait couvert de plâces et de bosses. Je me souviens des longues et pénibles discussions, où certains d'entre nous s'affirçaient de le dissuader de ce voyage à La Mecque, mais sans doute a-t-il fallu l'expérience de ce pélerinage pour que son honneur du faux et du mensonge le fit reculer d'épouvante. Et de même que dans les années 1924-25 tout ce qu'il y eut de réactionnaire en France s'était mis à l'assassin pour lui faire brûler – au nom de la « morale » – ses manuscrits de *Corydon* et de *Si le Loup ne meurt*, ainsi en 1936-37 le stalinisme international avança ses plus grosses batteries pour le contraindre – au nom de la « liberté » cette fois – à supprimer ses manuscrits sur son équipée soviétique. S'il résista aux pressions, ce ne fut pas sans hésitation, car

<sup>7</sup> Livre de Poche, in *Les Nouveaux Terremots*, 1935 (et non : in *Les Nouveaux Terremots*, 1937), livre totalième, 31.

<sup>8</sup> In *Les Nouveaux Terremots*, 1937. A rappeler avec cette phrase dans son Journal : « Ah ! que tout va bien si l'on croit affaire au Christ ! Mais la religion, ce n'est pas le Christ, c'est le prêtre. » (7<sup>e</sup> juillet 1931) (Edition Gallimard, 1997, la Pléiade II, p. 287).

<sup>9</sup> Les figures entre parenthèses, dans l'original ou les citations sont en anglais, une explication du jeu de mots : (far side : voilà, pamphletique, « Nature élue à tout »)

<sup>10</sup> Édition Gallimard, 1996, la Pléiade I, p. 1141.

il savait que les Marais et les Beraud ne se laisseraient pas faire d'exploiter ses révélations et de le tirer du même coup sous leur couverture, moins dans l'espoir de l'y voir venir que de le discréditer aux yeux de la « gauche ». Mais déjà, son séjour sous la tutelle du parti l'avait trop longtemps muselé : ce qu'il appelait sa « peur de l'index » - sa crainte de violer le dogme, la sacro-sainte « ligne générale », avait fait sa plume pendant plusieurs années. Qu'il me soit permis de raconter un petit fait qui montre de quel poids cette « peur de l'index » pesait sur Gide, par ailleurs essentiellement incapable d'obéir à aucun impératif qui ne fût motivé par une conviction profonde. C'était la veille de son départ pour la Russie, en juillet 1936. Plusieurs personnes, toutes plus ou moins communistes, se trouvaient dans son appartement de la rue Vaneau. Gide, un peu excité par les préparatifs de son voyage, avait abandonné ses invités à leurs propres ressources. À un moment donné le téléphone appelle. Je décroche. C'est Moscou. Moscou demandait à M. Gide une déclaration sur la nouvelle Constitution soviétique. Il va sans dire que Gide ne pouvait avoir la moindre idée quant à cette Constitution, et cela d'autant plus qu'elle n'a été proclamée que six mois plus tard, au congrès panrusse du 5 décembre 1936. Je reposai l'écouteur à côté de l'appareil et transmis la requête à l'intéressé. L'intéressé, comme si on l'avait ébouriffé, se mit à faire les cent pas dans un long couloir qui menait de son studio à la pièce où nous nous tenions. Je me rappelle que les présents devaient extrêmement respectueux de ce téléphone qui les rapprochait si dangereusement du Kremlin. Comme tout cela me paraissait plutôt trag-comique et que j'en souriais malgré moi, H. qui était venu spécialement de Moscou pour préparer le voyage de Gide et qui connaissait mon opposition à ce voyage, me demanda ce que je pensais qu'il fallût répondre à cet appel. « Comme qui ? demandai-je à mon tour. Comme Gide, ou comme moi ? » – Non, comme Gide. – Comme Gide, je tâcherais de me taire. Gide finit par dicter au téléphone (on imaginait un disque enregistreur tournant à l'autre bout du fil) un pamphlet panégyrique, dans le style que requéraient les constitutions en général, et la « plus démocratique du monde » en particulier. Or il ne pouvait ignorer que ce coup de sonnette de la onzième heure ne fut l'ultime épreuve à laquelle on soumettait sa soumission. Mais sa « peur de l'index » avait fonctionné. Il en fut si honteux tout de suite après, si fermement humilié, qu'en guise de revanche il se paya un peu la tête du père des peuples. « Viens, viens t'en avec moi, me dit-il. Allons choisir ma livrée Staline. »

\*

Gide avait un certain goût de la mystification. Il ne lui déplaçait pas qu'on lui imputât plus de crimes qu'il n'en pouvait avoir commis. Il faisait faire l'exagération et, par son silence, l'aïdait à se ramifier. Il aimait suivre la carrière d'un bobard lancé contre lui, et voir comment un propos souvent imaginaire qu'on lui attribuait passait par toute une gamme de métamorphoses et prenait des proportions éléphantiques. L'on a quelquefois l'impression qu'il y collaborait presque, curieux de constater jusqu'où l'absurde irait et à quel point de gonflement échaterait la baudruche. Il a donné ainsi lieu à bien des légendes, dont celle de l'avarice. L'une des plus anciennes raconte qu'étant dans le tram avec Pierre Louÿs, Gide fouilla dans ses poches à la recherche des tickets et, n'en trouvant qu'un seul, il dit à son ami en présence du contrôleur : « Je suis désolé, Pierre, j'ai perdu *mon* billet. » Vraie en soi, cette histoire est néanmoins apocryphe en ce que le mot appartient non pas à Gide mais à Pierre Louÿs, dont l'esprit facétieux s'est plus d'une fois exercé aux dépens de l'auteur de *L'Immoraliste*. Un jour anniversaire du massacre de la Saint-Barthélemy, Pierre Louÿs, que le puritanisme protestant de Gide agaçait, envoya à celui-ci un télégramme : « Ils t'ont oublié ». Prétendant quelque grave affaire, il faisait venir Gide en toute hâte à sa garçonnière et le mettait en présence d'une jolie fille en costume d'Eve – un Gide qui, à l'époque, ne se séparait pas de sa bûche ; il alla même jusqu'à envoyer une fille galante chez Gide, sachant que

la tête de celles-ci ouvrant la porte. Dans une conversation qui remonte à 1939 je lui avais demandé ce qu'il pensait d'un certain A.P. « C'est un garçon fort intelligent », me répondit Gide. Seulement, on ne sait pas ce qu'il vous veut. A vrai dire il m'emmerde à mourir... Mais encore, dis-je. L'on me dit qu'il se repand en menaces contre moi (je venais de publier un article peu flatteur pour le personnage), et cela se comprend, il paraît cependant qu'il te destine le second coup de son sabre. Que lui av-hu fait ? » Gide, ayant réfléchi un instant : « Ah, je crois savoir pourquoi. Un jour nous étions dans un taxi qui nous conduisait de Rouen à Cuverville. En cours de route, il m'enleva si bien que je fis arrêter la voiture et m'en allai à pied, le plantant là. — Oh, je vois, dis-je. — Ne vous pas trop vite, m'arrêta-t-il. Il ne m'en veut pas de lui avoir fausse compagnie ; il m'en veut de ce que, ce faisant, je me suis bien gardé de payer le taxi. » Je me souviens très précisément de ce « je me suis bien gardé », qui montre assez comment Gide prenait quelquefois plaisir à étrayer une légende qui lui était défavorable.

Tout au long de sa longue vie Gide avait ouvert sa bourse à quantité de gens, et cela avec la plus grande discréption. Il m'avait confié, pendant un temps, le soin de classer sa volumineuse correspondance, et je fus étonné de voir l'étendue de sa générosité. Les sommes qu'il avait distribuées devaient représenter une fortune. Il est tout à fait certain que, le soit l'ayant fait naître dans l'abondance, il nourrissait un sentiment de culpabilité envers les déshérités. « Regardant et parcimonieux... oui, je sais que je le suis... et je reconnaissais l'être à l'exces. Mais c'est que je préfère de tout mon cœur pouvoir donner ce que ceux-ci, qui m'appellent avare, dépensent si volontiers pour eux-mêmes. » (*Journal*, 11 ou 12 avril 1929)<sup>21</sup> S'il se reprochait d'être « regardant et parcimonieux », c'était de ne jamais faire assez. Au spectacle de la gêne, son premier mouvement a toujours été d'offrir son support. Mais, évidemment, d'autres considérations, plus décisives sans doute que de simples clins de solidarité, étoffasent ces largesses.

Il est vrai que, homme de plaisir, Gide l'était essentiellement, quoique nullement dans le sens hédoniste-épicurien que ses censeurs se sont plus d'accorder. Ainsi, par exemple, malgré de longues et fidèles amitiés, on a pu lui reprocher non sans quelque raison d'ignorer le sens véritable de l'engagement amical. Le commerce avec autrui, dans une certaine mesure tout au moins, lui était prétexte, champ d'exercice, où son activité émotionnelle trouvait sa prise. Certains, à son contact, retiraient l'impression que les témoignages d'amitié qu'il leur prodiguait satisfaisaient à son besoin de « jouer », ou, comme il l'eût dit lui-même, de « dialogues ». Il cultivait le dialogue intérieur comme Goethe cultivait la conversation, et à ce compte il soignait ses amitiés pour leur vertu intrinsèque, en ce qu'elles lui procurent une quantité de plaisir nécessaire. Dans ses rapports personnels les autres l'intéressaient, en dernière analyse, exclusivement en raison des sentiments qu'ils faisaient naître en lui, au point que, s'étant fait une représentation de quelqu'un, c'était son image qu'il entretenait. Tout à coup, se souvenant d'un tel, d'un tel autre, il leur envoyait un petit mot gentil, pensant que ça leur ferait plaisir, et c'était surtout à lui-même que cela faisait plaisir. Mais si, s'autorisant du geste, son correspondant faisait mine de le joindre, Gide, pour peu que cela vint le déranger, était plus que courroucé, semblant oublier qu'il n'est point de gratuité en amitié. Il pouvait proposer à D. qu'elle voulût bien le considérer pour mort et, siôt la porte refermée, lui envoyer une photographie dédicacée. Il quand l'on ferait la part des amitiés qui quelquefois deviennent encumbrantes, c'était tout de même, et le plus souvent, Gide qui protestait de la sienne. C'est ainsi qu'il note quelque part dans son *Journal* qu'il était heureux de pouvoir se défaire de certains de ses « visiteurs » moyennant un billets de banque, ce qui, évidemment, et dans bien des cas, lui était plus commode que d'assumer des obligations moins onéreuses pecuniairement mais par contre plus conséquentes au point de vue de l'engagement personnel.

<sup>21</sup> Édition Gallimard, 1997, *La Pléiade II*, p. 129.

La dernière lettre que j'ai reçue de lui est du 5 octobre passé. Il semble y présenter sa fin prochaine : « Certains jours, écrivait-il, trop bâquants, mon style est si pesant, la feuille de papier reste si loin de mon cœur et de ma pensée... je me songe qu'à tirer ma révérence et voudrais fermer le guichet. » Il était plein d'activité cependant, assistant aux répétitions quotidiennes de ses *Cavali du Vatican* sur la scène du Théâtre Français et, ce qui est plus travailleur, comme il me disait, « ... à autre chose. »

Il est mort à quatre-vingt-un ans, comblé, laissant une œuvre considérable par le volume et la portée, jouissant d'une renommée mondiale; sans l'avoir jamais suffisante. Il a été probablement le seul Français de sa stature qui, depuis que Bonaparte confia l'insigne de Légion d'honneur en 1807, n'eût pas arboré le ruban rouge; de même, il avait dédaigné de solliciter un fauteuil à l'Académie Française, et c'est fait une règle de faire toute distinction honorifique officielle. Il a été, dans toute l'acceptation que ce mot avait au XVIII<sup>e</sup> siècle, un *bonhomme*.

Jean Malaquais